

Emily Busato

## L'écrivain et le « futur savant »



Jean Geoffroy, *Un futur savant*, 1880, huile sur toile, Rouen, musée national de l'Éducation, 1984.01424. © Réseau-Canopé - Le musée national de l'Éducation.

Lors de chacun de mes passages en ville, après avoir réglé quelques affaires urgentes, mes pas me guidaient au musée. Cela faisait partie des petits rituels que j'affectionnais particulièrement. Était-ce lié à mon âge avancé et à ce besoin inconscient de me raccrocher à des habitudes ? Non, cette visite était comme un rendez-vous incontournable, comme s'enquérir d'un vieil ami et repartir, soulagé de voir qu'il se porte bien. Pendant quelques heures, le temps était suspendu ; j'avais à mon rythme, flânant dans un univers mêlant passé et présent, tragique et merveilleux. Ma

déambulation s'achevait toujours par un tête-à-tête avec le tableau de Jean Geoffroy, *Un futur savant*. Peint en 1880, il mettait en scène un jeune élève, debout sur un banc, affublé d'un bonnet d'âne et subissant les railleries de ses camarades. Assis face à lui, je laissais mon esprit pénétrer dans la salle de classe ; je sentais l'odeur du bois ciré, je percevais le craquement des bancs et des pupitres, le frottement de la plume sur le cahier de l'élève s'appliquant à recopier quelques lignes. J'imaginai les commentaires des deux garnements situés au premier plan, se délectant devant les pleurs de leur camarade, humilié de se voir hissé au rang d'âne.

Cet enfant, c'était moi, il y a fort longtemps, lorsque le maître m'envoyait au tableau résoudre, pour la énième fois, un incompréhensible problème de mathématiques. Le seul résultat que j'obtenais était un passage au coin. Moi, qui subissais chaque jour les quolibets des autres écoliers, bien contents que les foudres du professeur s'abattent sur moi, plutôt que sur eux. Je ressentais cette douleur, profondément inscrite en moi mais dont il se relèverait certainement, comme je l'avais fait. Je priais pour que quelqu'un intervienne et mette fin à son supplice. Mais personne ne venait jamais. Par la porte vitrée, au fond à gauche du tableau, je ne distinguais qu'une pièce désespérément vide. Je crois que c'est l'une des raisons qui me poussait à faire de cette rencontre avec le « futur savant » un passage obligé ; je voulais qu'il sache que tout cela finirait bien par passer et que des jours meilleurs viendraient.

J'en étais là de mes réflexions quand un événement pour le moins inhabituel se produisit. Compte tenu de l'heure tardive, j'étais le dernier visiteur encore présent. C'est du moins ce qu'il m'avait semblé, jusqu'à ce que des rires et des pleurs mêlés viennent me tirer de ma contemplation. Je me levai et fis le tour des salles alentour pour voir qui troublait ainsi le silence des lieux. Personne. Tandis que je revenais sur mes pas, les voix se firent plus distinctes. Quelle ne fut pas ma surprise en découvrant que le tableau de Geoffroy s'était animé ; les écoliers y avaient pris vie et chahutaient bruyamment. Les épaules de l'enfant puni se soulevaient, secouées par de lourds sanglots. Avidement curieux, l'élève attablé à sa gauche cherchait à savoir ce qu'il avait fait pour se retrouver perché là. Le plus grand d'entre eux, le cartable en bandoulière, tenait toujours son camarade par les épaules ; avec un sourire de satisfaction, il le mettait en garde sur le sort qui lui serait réservé s'il désobéissait au maître. Paralysé, je regagnai péniblement mon siège. De quel sortilège étais-je donc victime ? M'étais-je endormi ou étais-je définitivement en train de perdre la raison ? Je parvins à me relever et à m'approcher du tableau : je distinguais clairement le contenu du panier en osier renversé et il me sembla qu'en tendant un peu le bras, je parviendrais à m'en saisir. L'une des pommes posées sur la table, tomba sur le sol et roula... jusqu'à mes pieds. Je la ramassai et après l'avoir contemplée, ébahi, je me décidai à croquer dedans pour briser l'illusion. L'acidité du fruit me fit grimacer et je sentis son jus couler lentement au fond de ma gorge. Pas un rêve, pas une hallucination n'auraient pu me procurer de telles sensations. Essayant de rassembler mes esprits, je me demandai quelle réaction tenir : m'éloigner sans bruit et laisser la scène se jouer, rester et

attendre que le tableau se fige à nouveau et que chacun reprenne sa place ou intervenir comme j'avais eu si souvent envie de le faire. M'éclaircissant la voix, j'interpellai le groupe qui s'immobilisa instantanément. Tournant lentement la tête dans ma direction, les élèves me dévisagèrent avec un regard où se mêlaient étonnement et effroi. Laissant le peu de courage en lui s'évanouir, le plus âgé quitta précipitamment le tableau, suivi quelques secondes plus tard par le reste de ses camarades. Seul l'écolier coiffé du bonnet d'âne demeurait immobile. Le silence régnant autour de lui avait interrompu ses pleurs. Le visage toujours dissimulé derrière son bras, il s'attendait certainement à se voir infliger une nouvelle réprimande. D'une voix rassurante, je l'invitai à baisser le bras et à descendre de son banc. Une petite tête joufflue, les yeux rougis par le chagrin, apparut alors. Contrairement à ses camarades, il ne semblait pas apeuré ; malgré la tristesse, une extrême vivacité émanait de son regard. Poussé par un élan subit, j'enjambai le cadre du tableau (en temps normal, j'aurais traité de fou quiconque m'eût demandé d'exécuter de telles pirouettes) et je pénétrai dans la salle de classe. Je m'assis sur le banc et lui fis signe de me rejoindre. La conversation s'engagea le plus naturellement du monde, comme un rendez-vous convenu il y a bien longtemps et qui s'annonçait enfin. Tous les deux conscients de son caractère éphémère et précieux, nous ne souhaitions pas perdre un instant.

Henri (c'est ainsi que se prénommaient mon jeune compagnon) était le fils cadet d'une famille de six enfants. Quoique modestes, ses parents accordaient une grande importance à l'éducation. À la suite de ses frères et sœurs et malgré l'appréhension, Henri avait donc rejoint les bancs de l'école avec un enthousiasme et une réelle envie. Hélas, son esprit vif lui avait très vite attiré l'antipathie de Paul, un élève qui, du fait de sa taille imposante et de son milieu social plus aisé, régnait en maître parmi ses camarades. Sous son autorité, il avait endossé le rôle de souffre-douleur et s'était vu attribuer quantité de surnoms humiliants. Soumis à l'imagination débordante et à l'acharnement du groupe, il se faisait tour à tour appeler l'avorton, le maraud, le simplet ou encore l'idiot. L'attitude de l'instituteur à son égard n'arrangeait en rien la situation et Henri comprit qu'aucun secours n'était à espérer de ce côté. Comme bon nombre des enseignants de l'époque, ce dernier se croyait chargé d'une mission de salut public ; seule une éducation autoritaire permettait de maîtriser le mal tapi dans chaque enfant et de maintenir l'ordre. La punition ayant, d'après lui, des vertus didactiques incontestables, toute faute devait être sanctionnée ; verbalement pour les fautes mineures et physiquement, bien que le règlement l'interdise<sup>1</sup>, pour les fautes graves. Henri, dont l'intelligence était perçue comme l'expression de son indiscipline et de son manque d'humilité, fut donc régulièrement soumis à ces pratiques. Adeptes du *pensum*<sup>2</sup> ou des privations de récréation les bons jours, le maître privilégiait l'utilisation de la fêrule ou de la baguette les jours de fortes contrariétés. Henri

---

1 Selon le Statut sur les écoles primaires, édicté par François Guizot en 1834, « les élèves ne pourront jamais être frappés ». Seules la mise à genoux et l'obligation de porter un écriteau désignant la faute commise sont encore autorisées, jusqu'à leur interdiction en 1851. Malgré cela, les châtiments corporels resteront encore longtemps en vigueur.

2 Devoirs supplémentaires, lignes à recopier.



Egbert van Heemskerck, *Le Maître d'école* (détail), 1687, huile sur toile, Rouen, musée national de l'Éducation, 1993.01336

© Réseau-Canopé – Le musée national de l'Éducation.

repartait alors avec la paume de la main ou le bout des doigts rougis. Il lui arrivait parfois de devoir rester à genoux en classe, un écriteau autour du cou désignant la faute commise ; « insolence » s'il répondait trop prestement à une question, « paresse » s'il marquait quelque hésitation en récitant ses leçons. Si le port du bonnet d'âne ne faisait pas partie des punitions les plus répandues, il figurait parmi les sanctions les plus redoutées. Il ne s'agissait pas d'infliger une douleur physique à l'enfant mais de l'exposer à une humiliation extrême, qui briserait toute idée de résistance et toute estime de lui. Le récit d'Henri donnait tout son sens à la scène terrible immortalisée par Geoffroy et illustrait pleinement l'univers violent dans lequel évoluaient parfois les élèves.

Au fil de sa narration et malgré la dureté de ses mots, le visage d'Henri s'apaisait. La parole et l'écoute que je lui accordais avaient un effet libérateur. De mon côté, un flot de souvenirs surgissait ; bien que n'ayant pas enduré autant de brimades, j'avais moi aussi subi les moqueries, la honte d'être montré du doigt lorsque mon ignorance éclatait au grand jour et le sentiment d'être un moins que rien, sans avenir. Je me surpris à partager ces souvenirs avec Henri et à lui ouvrir des parenthèses de ma vie que je pensais définitivement closes. Au même âge, mon expérience d'écolier n'avait pas été plus heureuse ; chaque jour d'école qui passait était plus douloureux que le précédent. Ma timidité malade et ma crainte des autres me poussaient à m'asseoir, seul, au fond de la classe. N'arrivant pas à comprendre ce que l'on attendait de moi, je m'appliquais autant que possible à disparaître aux yeux du maître et de mes camarades. En vain. Fort heureusement, une rencontre inespérée mit fin à mon calvaire. Mon instituteur tomba malade (je l'avais si souvent souhaité que je m'en sentis au départ un peu coupable) et fut remplacé par un enseignant fraîchement nommé. Contre toute attente, il se prit tout de suite d'affection pour moi et sa bienveillance me permit de regagner la confiance perdue. Si la science des chiffres demeurait pour moi un mystère, je découvris grâce à lui la magie des mots. Il m'avait offert mon premier cahier d'écrivain et depuis ce jour, ma plume ne s'était jamais



Pierre Allard, *École primaire Clemenceau-Oudinot : un instituteur contrôle le cahier d'un élève*, 1957, négatif, Rouen, musée national de l'Éducation, fonds IPN, 1978.05290.2058.

© Réseau-Canopé – Le musée national de l'Éducation.

arrêtée d'en noircir les pages. L'écriture avait eu sur moi un effet salutaire qui, sans effacer mes blessures, avait accéléré leur guérison. Mon nouvel instituteur pensait qu'en chaque élève brillait une flamme qu'il fallait protéger, faire grandir et laisser s'épanouir. Il se voyait comme un guide, chargé de faire germer le talent propre à chacun et de déceler ce qui faisait de lui un être unique. À ses yeux, l'essentiel était de comprendre la nature de l'enfant et non de chercher à la façonner à son image. Je vis que cette idée cheminait à présent dans l'esprit d'Henri et je distinguai, avec plaisir, une petite étincelle au fond de son regard. Il savait qu'il trouverait en lui la force d'avancer en dépit des obstacles. Émerveillé et curieux d'en apprendre davantage sur ma carrière d'écrivain, il voulut tout connaître de mes écrits. Nous discutâmes encore longuement. Voyant la fatigue me gagner d'avoir tant parlé, Henri me proposa de fermer les yeux quelques instants. Ne souhaitant pas gaspiller les précieuses minutes de notre échange, j'essayai à grand peine de lutter mais, l'âge finissant toujours par nous rattraper, le sommeil eut raison de moi.

Une petite tape sur l'épaule me fit sortir de ma torpeur. J'allais m'excuser auprès d'Henri de m'être ainsi abandonné, lorsque je découvris, par-dessus mon épaule, le visage jovial d'un gardien. Il me signala que le musée fermait et qu'il me fallait quitter les lieux. Déboussolé, je me retrouvai à nouveau assis dans les salles du musée, face au tableau de Geoffroy. Chaque élève avait docilement repris sa place ; Henri se tenait debout, au milieu de ses camarades, dissimulant son chagrin derrière son bras. Ma déception fut immense ; tout cela n'était donc qu'une illusion tout droit sortie de mon esprit et je n'étais finalement pas parvenu à apaiser les tourments de mon jeune ami. C'est bien le travers des écrivains que de se laisser rattraper par leur imagination. Alors que je me dirigeai tristement vers la sortie, je sentis quelque chose dans ma main. Je baissai les yeux et découvris une pomme dont un morceau manquait. Je revins précipitamment vers le tableau et constatai qu'un fruit avait disparu de la

table. Me tournant vers Henri, je notai alors un changement sur son visage. La moue boudeuse que j'avais si souvent observée avait laissé place à un léger sourire. Le sourire d'un enfant qui sait désormais qu'une petite flamme brille au fond de lui et que son avenir reste encore à écrire.

Titulaire d'une maîtrise d'histoire de l'université de Rouen et d'un diplôme d'études supérieures de l'École du Louvre, Emily Busato a occupé le poste de régisseuse des expositions temporaires et du cabinet d'arts graphiques au musée des Beaux-Arts de Rouen de 2006 à 2019. Depuis octobre 2019, elle est assistante de conservation et de valorisation des collections au musée national de l'Éducation, où ses missions se partagent entre régie des expositions et mise en valeur des fonds du musée.